



HAL
open science

Variations autour des gigantès cosmogoniques : thèmes, mythèmes et constructions poétiques dans la Béotie archaïque

Karin Mackowiak

► **To cite this version:**

Karin Mackowiak. Variations autour des gigantès cosmogoniques : thèmes, mythèmes et constructions poétiques dans la Béotie archaïque. Doctorat. France. 2016. hal-03437093

HAL Id: hal-03437093

<https://hal.science/hal-03437093>

Submitted on 19 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Variations autour des *gigantès* cosmogoniques : thèmes, mythèmes et constructions poétiques dans la Béotie archaïque.

Karin Mackowiak

Je voudrais vous parler de mythes grecs d'époque archaïque : les récits de cette période lointaine sont originellement des histoires orales que les Grecs appelaient « logoi », pourvus d'une structure narrative et d'un discours. L'organisation de ce langage qu'est le mythe ainsi que sa construction sur les plans narratif, culturel et historique tiendra une place privilégiée dans mon exposé. De même, je voudrais aborder quelques interprétations modernes qui ont été faites de deux mythes en particulier, très riches dans l'historiographie ancienne et moderne, et expliquer comment ces histoires construisaient des discours politiques et identitaires. Voilà un premier volet de mon exposé.

Mes collègues et amis ici présents, que je remercie chaleureusement pour leur invitation, savent combien je suis attachée à la mythologie de la Béotie, cette région de Grèce centrale d'où nous parviennent les deux récits que je vais vous présenter maintenant : celui de Cadmos et des Spartes, qui est le mythe des origines de la grande cité de Thèbes [Montrer carte], et celui des cinq races dont l'auteur est Hésiode, poète d'Ascra au sud de la Béotie.

Ces mythes remontent quelque part entre le VIIIe et le VIe s. av. J.-C. mais les textes à notre disposition sont dispersés et tardifs : parmi les différents extraits présentés sur les photocopies - je ne pourrai pas les lire tous – se trouvent Euripide, Apollodore ou Hellanicos pour nous raconter le mythe thébain des origines par lequel je commence. Un passage des Phéniciennes d'Euripide, d'époque classique, nous rapporte l'essentiel de ce mythe : texte n° 1 – puis le n° 2 (Apollodore).

Le second mythe béotien, celui des cinq races hésiodiques, est rapporté par le poème les Travaux et les Jours : le texte n° 4 de l'exemplaire nous expose comment, aux origines de l'humanité, exista d'abord la race d'or, puis la race d'argent, et ensuite la race de bronze, le chalkéion génos en grec.

Les deux mythes, vous l'aurez compris, se ressemblent : ils nous racontent l'histoire d'hommes prodigieux nés de la terre et qui, ne sachant que combattre, meurent aussitôt sous leurs propres coups. Nous nous trouvons donc en présence d'une même image poétique : celle des géants originels chthoniens ((c'est-à-dire nés de la terre)) qu'Hésiode nous dépeint encore dans sa Théogonie aux vers 183-186 (texte n° 5) ou encore aux vers 147 et suiv. où les géants prennent la forme des Cent Bras (texte n°6). Autrement dit, ces figures appartenaient à une très ancienne tradition poétique, de type cosmogonique au vu des textes qui nous sont parvenus. Ensuite, on ne prend pas de risque à affirmer que ces géants, répandus dans diverses histoires, jouaient un rôle notable dans le patrimoine poétique de la Béotie centrale : c'est dans cette région que des poètes successifs, connus - comme Hésiode- ou inconnus – comme les poètes qui récitaient les origines de Thèbes-, ont sans cesse enrichi le sens de ces figures et modulé, en même temps, le discours construit par ces géants. Or, à

une époque qui voit naître les cités, certains de ces récits ont de toute évidence fait l'objet de rationalisations en rapport avec l'émergence de la pensée politique, bien avant l'apparition de la mythographie. De cette rationalisation il convient encore de dire qu'elle peut être saisie à une échelle géographique très fine ce qui est chose rarissime pour la littérature grecque archaïque : en effet, les Spartes d'un côté et les hommes de bronze de l'autre ne sont que la déclinaison d'une même image poétique dans un cadre géographique et culturel restreint : Thèbes et Ascra ne sont séparées que d'une trentaine de kilomètres. Les modulations de cette image poétique que sont les géants ont également fait l'objet d'enjeux qu'il faut élucider.

[MYTHEME]

Parlant d'image poétique, ces remarques amènent avec elles une seconde problématique : peut-on « retrouver la trace du mytheme » ? Rappelons combien ce concept, qui est une « unité de base constitutive » du mythe pensé comme forme de langage, fut initié par Cl. Lévi-Strauss dans son *Anthropologie structurale* : c'est en comparant le mythe de Cadmos et celui d'Œdipe que Cl. Lévi-Strauss définit les contours des mythemes tous convergents, selon lui, vers un propos principal : les relations de parenté. Montrer le tableau de Cl. Lévi-Strauss et expliquer :

Ainsi, quand la recherche par Cadmos de sa soeur Europe exprimerait un rapport de parenté surestimé – premier mytheme –, Œdipe épousant sa mère Jocaste en constituerait un autre ; tandis que le mytheme des Spartes qui s'entretuent est comparable au meurtre perpétré par Œdipe contre son père Laïos, mythemes tous deux circonscrits par un rapport de parenté sous-estimé.

Cette méthodologie, aussi précieuse soit-elle, réduisait cependant le discours supposé de ces mythes à une seule préoccupation – les relations de parenté – dont le caractère était préacquis et isolait en fait ces mythes d'une dimension discursive beaucoup plus riche et aussi de leur contexte d'énonciation.

[ASPECTS METHODOLOGIQUES]

D'où la nécessité – en toute modestie ! - de corriger cette méthode au moyen des données que je vous ai présentées plus haut et d'un exercice d'anthropologie historique – que je propose ici. Si un élément reste valable dans la méthode de Cl. Lévi-Strauss, c'est la présence de structures narratives que la sémiotique a re-calibrées en faisant valoir le contexte d'énonciation dont tout récit dépend – ce sont essentiellement les travaux de Cl. Calame dans le domaine de la Grèce antique. Or, l'historien des mythes grecs, qui s'intéresse à la construction des discours mythiques mais aussi à leur évolution poétique, doit reprendre à son compte l'importance du contexte d'énonciation qui lui laisse encore une fois entrevoir l'extraordinaire variabilité au fil du temps d'un motif récurrent dans nos histoires béotiques : celui de la naissance d'hommes prodigieux depuis la terre. La répétition de cette image poétique dans la littérature n'est-elle pas alors susceptible de créer le « mytheme » ? La

question se pose en parallèle de celle du type de construction savante mis en oeuvre par les poètes, ce à quoi j'essaierai de revenir à la fin de mon exposé.

...mais commençons d'abord par entrer dans le langage, la construction du mythe afin de voir quel discours s'en dégage et ce que les chercheurs modernes en ont fait.

[ENTRER CONCRETEMENT DANS CE « LANGAGE » : TEMPS ET CONSTRUCTIONS DU RECIT]

Comment entrer concrètement dans cette matière mythique et dans le mode de construction discursif qu'elle met en oeuvre ? La question du temps dans le mythe, me paraît être un bon point de départ pour comprendre les spécificités d'un type de langage et la structure narrative de ce langage. Sans compter que les conceptions du temps dans le mythe nous permettent d'aborder des aspects historiographiques et méthodologiques tout à fait essentiels pour les mythes des origines béotiens : ces récits ont en effet inspiré beaucoup de constructions savantes modernes dont je voudrais mentionner les plus essentielles en tentant de les déconstruire autant que faire se peut.

À la base même de l'image de l'émergence de géants de la terre se trouve, dans le cas du mythe thébain, ce geste démiurgique de Cadmos : les textes nous disent bien comment le héros a semé ou éparpillé sur une terre vierge d'humanité les dents du serpent d'Arès, ce dragon à la mâchoire monstrueuse dans laquelle les dents s'alignaient sur trois rangées selon Ovide. Bien que cette créature soit, comme tous les rejetons d'Arès, une expression d'agressivité pure, un certain nombre de chercheurs ont interprété le geste séminal comme celui de semences et compris les dents comme des sortes de graine puisqu'elles ont le pouvoir de faire pousser des hommes : c'est le sens des interprétations de M. Rocchi, L. Breglia Pulci Doria ou P. Hardie par exemple.

Or, ce type d'approche repose sur une conception à la fois linéaire et culturaliste du temps. Cette linéarité repose souvent sur l'idée, implicite, d'une évolution ordonnée et régulière du temps qui structure le monde en âges successifs. Le mythe des races lui-même s'est prêté à cette lecture puisque l'historiographie anglo-saxonne ou allemande – notamment – prénomme ce récit « the myth of the five ages » ou « die Geschichte der Funfzeitlaters ». Ensuite, cette linéarité temporelle est en même temps culturaliste : l'idée de considérer des dents de serpent comme des sortes de graines revient, en effet, à dire que le geste séminal de Cadmos fait émerger avec les Spartes la société agraire, sédentarisée et évoluée laquelle ferait contraste avec un état primitif où la pratique agricole n'existerait pas. Des Spartes aux hommes de bronze, il n'y a qu'un pas : le chalkéion génos, troisième génération alignée aux autres sur cette ligne temporelle universelle qu'exprimerait le mythe des races, a ainsi été situé par Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff, dans une période préagraire. Cette phase temporelle de type primitif structurerait cette partie du récit hésiodique en le réduisant à une époque lointaine de chasseurs-cueilleurs dont les Grecs auraient gardé la mémoire.

Sur ce point, la philologie allemande a bien édifié sur la base du mythe des races toute une construction savante... mais à partir d'un système rationnel différent de celui des Grecs archaïques. Identifier des structures narratives à partir d'une conception linéaire et

culturaliste du temps est applicable à certains poèmes grecs qui se rapprochent du genre ethnologique : c'est vrai pour l'Odyssée d'Homère par exemple qui parle de peuples des confins, "primitifs" en un sens et paradisiaques, appartenant à un temps que les Grecs sont censés ne plus jamais connaître. Mais cette interprétation fonctionne-t-elle dans les récits béotiens archaïques ?

Un schéma d'évolution du temps se dessine bien dans le mythe des Spartes, où l'on passe d'un état sauvage, dominé par la bestialité – le serpent d'Arès – à un autre synonyme de civilisation, d'émergence de la cité – puisque les Spartes étaient considérés comme les premiers Thébains. Mais force est de constater que la pensée grecque élabore d'une manière toute particulière cette évolution suivant une idée partielle et orientée du temps. Or, au lieu d'y voir des catégories universelles qui ignore les spécificités culturelles, ne faut-il pas voir dans ces séquences mythiques – et dans ce motif "clé" d'hommes nés de la terre – l'expression de valeurs d'abord politiques ?

[DU POLITIQUE ET UNE AUTRE CONSTRUCTION DU TEMPS : LE DISCOURS AU COEUR DU MYTHE]

Or, le facteur politique a tout l'air de conditionner la structure narrative et plus particulièrement la séquence des hommes qui naissent de la terre.

1- Un premier ensemble d'arguments peut être avancé au moyen des réécritures successives dont l'image des autochtones a fait l'objet. Les figures d'ancêtres ne sont jamais anodines encore moins dans une culture, celle de la Grèce des cités, où l'ascendance, l'origine, est la source même de l'image que la cité donne aux autres. Cette logique a bien été mise en valeur dans le cas d'Athènes, cité qui se réclamait également d'origines autochtones à l'époque classique. Qu'en est-il des Thébains à l'époque archaïque ?

Le discours politique des Thébains nous est, en l'état inconnu : on sait au moyen d'un fragment de Stésichore d'Himère (texte n° 7 de l'exemplier) que le mythe des Spartes est parfaitement formé au VI^e s. av. J.-C. mais plus aucune source thébaine ne nous déploie avec précision le discours local lié aux ancêtres chthoniens. Force est de recourir aux textes postérieurs, essentiellement d'Athènes, dont l'autochtonie concurrente – celle d'Erichthonios : peintre de Codros (coupe de Berlin, Staatliches Museum F2537 ; vers -440) – trahit en fait l'antipathie profonde d'auteurs comme Euripide vis-à-vis de l'autochtonie thébaine, certainement plus ancienne que celle athénienne. Avant d'en venir à l'histoire de l'image poétique des créatures chthoniennes en Béotie même, faisons d'abord un détour par la littérature grecque puis romaine afin de comprendre un facteur essentiel de l'évolution des Spartes : ceux-ci ont régulièrement servi de repoussoir d'une idéologie politique adverse qui s'est emparé de l'écriture du mythe thébain, noircissant son image et élaborant une construction étrangère au discours original.

Dans le cas de la tragédie athénienne, un but de la logique d'écriture (à l'exception d'Eschyle) fut de faire apparaître une « bonne autochtonie », patronnée par Athéna et la

terre-mère, contre une « mauvaise », hantée par le meurtre et la folie d'Arès¹. Les conflits politiques entre Thèbes et Athènes dans le dernier quart du Ve s. av. J.-C.² expliquent ces orientations. Ces critères de réécriture du mythe devaient cependant rester actifs des siècles plus tard, lorsque le cycle thébain apparaissait en perspective avec l'idéologie impériale : Rome, sa fondation mythique et ses guerres fratricides ne devaient en effet pas rester dans l'ombre – dangereuse – de Thèbes³. L'histoire des fils d'OEdipe, Etéocle et Polynice, qui rappelait les guerres civiles romaines, restait un spectre détestable pour Auguste. Ainsi, l'image des Spartes qui naissent dans une fange de boue et de sang dans la Thébaïde de Stace (texte n°8 de l'exemplier) est encore, à la fin du Ier s. ap. J.-C., une lointaine conséquence de la défiance du pouvoir romain vis-à-vis des mythes thébains. Voici autant de variations palpables autour du thème des origines et des géants fils de la terre qui, à n'en pas douter, changeait de contours à chaque fois que changeaient les discours politiques, les siècles et les contextes d'énonciation. Des remarques analogues peuvent d'ailleurs être formulées à l'égard du mythe des races. Faut-il rappeler la reprise de l'âge d'or par les philosophes ou les hommes de lettres tels Platon ou Virgile ? Quand l'âge d'or est placé par Hésiode sous le signe de la dikè, synonyme de bonheur, il devient, dans les Bucoliques (IV, v. 4-63) (+ Géorgiques, II, v. 136-176 et 496-512) de Virgile synonyme de pax romana engendrée par les bienfaits du Prince. Mais développer ce destin littéraire, différent de celui des Spartes, m'amènerait trop loin des paramètres politiques grecs qui m'occupent ici.

2- Il vaut mieux cibler un second ensemble de données qui montrent l'action de facteurs politiques sur la structuration de la narration et du discours : revenons sur la conception du temps dans le récit. Une autre construction du temps que celle de type culturaliste agit dans le mythe thébain : le temps semble en effet paramétré dans le récit par une réflexion sur la guerre. Comment ?

Faisons un rapide détour historiographique : l'importance de cette préoccupation – la guerre – qui se mire dans les Spartes et les hommes de bronze a déjà été relevée par Francis Vian et Jean-Pierre Vernant, respectivement dans *La guerre des géants* (Le mythe avant l'époque hellénistique, Paris, 1952, p. 280sq) et dans la RHR, 1960 où est paru l'article de Vernant à propos du « Mythe hésiodique des races. Essai d'analyse structurale » (p.25sq) : les figures mythiques des géants furieux et épiques ont été placées dans la perspective des trois fonctions indo-européennes et seraient en effet l'expression, au niveau du mythe, de l'existence d'une classe des guerriers. Mais ces hypothèses, aussi intéressantes soient-elles, ne prennent pas en compte le contexte d'énonciation, le point de vue du récitant qui chantait ces figures. En outre, ces deux éminents chercheurs se sont focalisés sur les ressemblances qui unissaient, sous le sceau de la guerre, les Spartes et les hommes de bronze.

¹ Pour reprendre les termes de Alaux 2007 : 96-100. À propos des innovations athéniennes, la plus flagrante demeure le sacrifice de Ménéécée dans les Phéniciennes d'Euripide : voir Jouan 2007 : 22, Alaux 2007 : 98 et Amiech 2003 : 201-213. Sur l'oxymore d'Euripide qualifiant les Spartes de « bel opprobre » dans les Phéniciennes, 819-821, voir Amiech 2004 : 427.

² De Romilly 1965 : 28-47 et Sebillotte-Cuchet 2006 : 279.

³ Hardie 1990 : 230 ou Braund 2006 : 259-273.

Mais dans l'appropriation que les poètes pouvaient faire de ce patrimoine oral archaïque, de subtiles différences interviennent également, porteuses de sens. Pour le mythe des races, rappelons ce détail : les hommes de bronze d'Hésiode furent tous précipités par Zeus dans l'Hadès et privés de toute trace de mémoire⁴. C'est pourquoi le destin des hommes de bronze est inversement proportionnel à celui des hommes d'or fait d'éternité bienheureuse (Les Travaux et les Jours, 116-126), ou de la partie des héros destinée à rejoindre les îles fortunées (Les Travaux et les Jours, 166-173) ; un destin qui découle du comportement juste de ces hommes. L'écart de la norme que constitue la folie d'Arès, plonge les hommes de bronze dans l'hybris et ils sont tout entièrement dépréciés par le poète d'Ascra.

Rien de tel à Thèbes ou pas vraiment. Car une tension se joue dans la séquence narrative d'émergence de la terre qui empêche d'approcher les Spartes thébains comme les hommes de bronze. Il faut en effet noter une nuance à l'intérieur du groupe des guerriers thébains :

i/ d'un côté se trouvent les Spartes qui meurent. Ceux-là, à l'instar des hommes de bronze, disparaissent de la surface de la terre sans laisser de nom ;

ii/ et, d'un autre côté, se trouvent les Spartes survivants qui sont légèrement différents : bien qu'ambigus en apparence, ils sont néanmoins capables de créer un ordre politique. Un deuxième point les différencie du premier groupe des Spartes : comme ils fondent la cité avec Cadmos, en épousant ses filles d'où sont issus les rois de Thèbes, les survivants s'avèrent plus proches de l'humain que leurs congénères trépassés, totalement monstrueux et proches de l'état bestial, chaotique, puisqu'ils meurent et naissent en même temps.

Une polarité, imperceptible si l'on se contente d'amalgamer les Spartes aux hommes de bronze, organise donc cette image poétique de géants naissants et combattants, une image d'autant plus signifiante qu'elle n'a pas pu se limiter à être répétée sans créativité aucune. Parlant d'image signifiante, je songe notamment aux conséquences que cette hypothèse porte sur la conception du temps dans le mythe : le récit thébain esquisse bien un schéma d'évolution d'un point chaotique, de type cosmogonique, vers une civilisation mais sans relation aucune avec les idées de progressivité technique ou agraire qui ont été avancées par certains chercheurs. Le temps est structuré en deux étapes qui s'articulent autour de la pratique guerrière : les Spartes qui meurent nous disent qu'il existe une pratique rédhibitoire de la guerre – la folie furieuse, sanglante et le massacre qui ne sont pas viables et qui ne correspondent pas à l'humanité ni à l'organisation sociale ; et il existe une pratique normée de la guerre sachant que la norme, dans le mythe thébain, c'est la cité. Quand Hésiode, à Ascra, fait l'éloge de la dikè, à Thèbes c'est la polis qui tient lieu de référence : ainsi, les Spartes survivants, ancêtres des rois thébains, passaient pour les paradigmes d'une pratique guerrière qui devait se confondre avec la défense de la cité. On se trouverait alors, dans les variations observables entre les Spartes et les hommes de bronze, en présence de

⁴ L'examen des vers 143 à 173 dans Les Travaux et des Jours fait apparaître un agencement symbolique de la lumière et des ténèbres autour des hommes de bronze et des héros bienheureux, autour des rapports de proportions chiffrés qui caractérisent également le destin des hommes : quand les bienheureux se rendent aux makarôn nèsoi « pour le qui le sol fécond porte trois fois l'an une florissante et douce récolte » (trad. P. Mazon, Belles Lettres), les hommes de bronze meurent triplement car le poète répète à trois reprises leur disparition : c'est ce qu'avait déjà noté West 1978 : 190 (à propos du vers 155).

discours idéologiques qui, d'un patrimoine oral de type cosmogonique, a évolué et prit des sens différents d'un bout à l'autre de la Béotie, variant selon l'auditoire et les prises de position des producteurs du genre épique.

[ORALITE ET ECRITURES : LES DESTINS VARIÉS DES GEANTS CHTHONIENS]

Comment retrouver la trace de ces prises de position ? La question est essentielle car elle rejoint un processus de rationalisation opératoire chez divers poètes.

En ce qui concerne les fils de la terre thébaine, la tragédie attique, malgré son noircissement d'une tradition concurrente, nous livre une donnée précieuse : à lire les Bacchantes d'Euripide et les Sept contre Thèbes d'Eschyle⁵, les Spartes passaient en effet pour les ancêtres de princes thébains comme Mélanippe, Créon ou Penthée. Les hommes nés de la terre à Thèbes servaient donc certainement une tradition aristocratique. C'est d'autant plus probable que l'émergence des cités se fait tôt en Béotie, dès la fin du VIII^e s., à une époque où la région se structure politiquement sur la base des grandes propriétés... et sur celle de l'arété homérique au plan des idéaux. Que dire du nom du Sparte « Pélôros », littéralement le « plus imposant par sa taille », ou d'« Hypérênôr », le « plus fort par l'épée »⁶ ? Ces figures ont construit une idée d'humanité originelle aux contours politiques soigneusement pensés et imprégnés d'épopée : elles cultivent bien un discours, l'image de professionnels de guerre dont l'ambiguïté s'évanouit dès lors que l'on remet ces figures dans leur contexte social, culturel et historique. L'image cosmogonique des géants nés de la Terre était devenue, à Thèbes, le support d'un discours identitaire aux finalités à la fois politiques et sociales puisque les Thébains, c'étaient d'abord les citoyens de plein droit, soit l'élite sociale et guerrière. Au-delà d'une image poétique des origines, en apparence fixe et immuable, les Spartes ont sans doute été créés ou actualisés à partir d'un présent social et politique qui se les était appropriés pour structurer la société thébaine - notamment la société mâle et politique. Loin de décrire simplement un passé qui ne devait pas tant les intéresser pour lui-même, les poètes thébains rendaient ainsi compte d'une réalité autre et avait produit une forme de rationalisation de l'image cosmogonique des géants nés de la terre qui servait des enjeux sociaux immédiats. Les Spartes, associés à l'idéal de vie des basileis du haut-archaïsme, avaient été connectés au monde des aristoi homériques et à leur organisation sociale. Ils constituaient des figures du type de celles contestées par un Thersite⁷, puis par Hésiode.

⁵ Penthée est fils d'Échion d'après Euripide, Bacchantes, 264-265, 541-542, 995-996, 1018-1019 et 1030, repris par Pausanias, Périégèse, IX, 2, 4. Créon est fils d'Hypérênôr d'après la scholie 674 aux Phéniciennes d'Euripide (Valckenaer). Ménécée est qualifié de descendant des Spartes d'après la scholie 944c aux Phéniciennes, et plus précisément d'Échion d'après la scholie 949 (Valckenaer). Eschyle, Les Sept contre Thèbes, 376-396, 412-414 et 473 fait des Spartes les ancêtres des citoyens Mégareus et Mélanippe.

⁶ Pélôros renvoie davantage à ce qui est prodigieux au sens de monstrueux ou énorme, apparenté à un dérivé de τεραξ : voir Chantraine 1999 : s.v. πέλωρ et s.v. τέραξ (dérivé 1).

⁷ Iliade, II, 227-277

Qu'en est-il justement du côté ouest de la Béotie, dans la région d'Ascra ? Connaissant l'éloge d'Hésiode pour la dikè, la description par le poète des hommes de bronze, plein d'arès mais tout entièrement rejetés, semble bien correspondre à un autre positionnement, contrasté par rapport à Thèbes. Une question est alors de savoir si dans l'écart entre deux points de vue béotiens ne se trouvaient pas des enjeux politiques qui concernaient un idéal de société. Ces enjeux paraissent s'exprimer dans une polémique poétique dont on peut retrouver la trace dans le mythe des races. Des chercheurs qui se sont intéressés à la race hésiodique des héros (Les Travaux et les Jours, 156-165)⁸ se sont déjà demandés pourquoi Hésiode opposait, d'une part, les héros guerriers morts dans les combats, exactement comme les hommes de bronze, et, d'autre part, les héros bienheureux dont les qualités semblent (?) les éloigner de la guerre. À ma connaissance, la question n'a jamais été posée de savoir en quoi les hommes de bronze, eux aussi, pourraient participer à cette polémique⁹. D'autant que la polarité entre justice et guerre se laisse voir à d'autres passages des Travaux et des Jours. Bref : n'est-il pas logique de constater que, dans Hésiode, ce sont tous les hommes de bronze, sans distinction aucune, qui rejoignent l'Hadès sans laisser de mémoire ? Et n'est-ce pas un autre processus de rationalisation poétique ? Comme à Thèbes, la rationalisation se confond à l'élaboration d'une réflexion politique qui vise à convaincre, qui s'ancre dans une interaction entre poésie et société même si elle continue à user du mythe pour cela : les hommes de bronze, rangés dans une série d'humanités successives (texte 4 de l'exemplier), toutes mises en rapport avec différents aspects de la réalité sociale, relèvent d'une argumentation raisonnée qui range le monde avec des catégories traditionnelles. Une spécificité de la rationalisation d'Hésiode est cependant d'user d'une logique nouvelle : celle qui recourt aux abstractions ou personnifications dont il n'est pas déplacé de penser que les hommes de bronze, regroupés en un génos bien différent des autres, participent : ils pourraient être un type de personnification du mauvais roi guerrier. Sur fond cosmogonique, les hommes de bronze s'inséreraient dans une restructuration de la pensée traditionnelle où l'aède, savant dans son autorité et sa faculté à rapporter de nouveaux mythes des origines, condamnait en même temps, dans une réflexion centrée sur la meilleure organisation sociale, les figures de géants guerriers : les variations poétiques autour de ce thème – ou mytheme ? -, dépendent à la fois d'une réflexion politique et d'un type de réflexion philosophique.

Dans ce cadre poétique et politique, le mythe civique de Thèbes rangeait la cité et la guerre du même côté en opérant une distinction parmi les Spartes originels et dans un cadre rationnel beaucoup plus traditionnel et exclusivement politique : ces géants-là présentent une variation des origines qui a pu être lue dans un sens nettement péjoratif – dans un sens hésiodique par exemple – mais qui (contre la lecture hésiodique ?) a également pu être produite pour soutenir une idéologie inverse.

⁸ Pour une polémique opposant, dans ces vers, Hésiode et Homère, voir par exemple Carrière 1996 : 393-429 u Rosen 1997 : 463-488.

⁹ Nagy 1979 a d'abord relevé combien les hommes de bronze construisaient une image de guerriers homériques mais sa réflexion est marquée par des priorités structuralistes (chapitre 9).

Parler de production de ces récits sollicite alors des remarques concernant la forme de diffusion concrète de ces deux mythes dont il est bien difficile de dire lequel a précédé l'autre dans l'histoire. Chanter les origines comme le fit Hésiode et chanter les origines comme on le fit à Thèbes nous mène finalement sur la trace d'une évolution sensible des récits dans les traditions orales qui élaborent un type de construction savante bien particulier. Ces traditions furent ensuite mises par écrit à compter du VIII^e s peut-être - du VII^e s. sûrement : Hésiode a sans doute usé de l'écrit ; et le processus, à lire le fragment concernant Stésichore, est terminé au VI^e s. av. J.-C.¹⁰. Les textes que nous lisons aujourd'hui sont, à différents degrés, la mise par écrit de récits qui continua à faire évoluer le sens de ces derniers en même temps qu'évolua le type de construction savante rattaché à l'écrit.

A l'époque de leur récitation orale, les géants nés de la terre exprimaient d'abord une forme de savoir des aèdes archaïques dont la fonction de mémoire avait pour but non pas de reconstituer le passé – ce que les lectures culturalistes du temps évoquées plus haut négligent – mais de se souvenir¹¹ une réalité originelle dont la preuve matérielle n'était pas nécessaire pour que cette réalité existât. Le mythe chanté oralement correspondait à un type de savoir mantique à cheval entre le domaine religieux et celui poétique, de l'inspiration ; sans oublier la dimension technique de ce savoir, également à l'arrière-plan des récits de type cosmogonique : cette technique rappelle combien le maintien, au fil des générations, de figures comme celle des géants, nécessita un art de la récitation qui était l'apanage d'un groupe d'aèdes organisés en confréries et dont les constructions savantes – l'inspiration et la récitation des mythes – étaient comprises comme un privilège d'élite.

La mise par écrit de ces récits cosmogoniques, comme le montre les textes qui nous sont parvenus de la Théogonie ou des Travaux et les Jours, peut alors être comprise comme le début d'un déclin de ce genre de traditions orales dont la déclamation prenait peut-être place, à se souvenir des civilisations orientales, dans des fêtes publiques où l'auditoire était rassemblé pour entendre les louanges adressés aux dieux. C'est sans doute dans ce type de contexte d'énonciation que prenait place la déclamation des mythes des origines à Thèbes où l'exercice poétique devait être compris du point de vue d'une autre de ses fonctions : celle qui, outre l'éloge des dieux, faisait l'éloge des héros. Les poètes thébains dont il ne nous reste plus que des bribes indirectes étaient, comme Pindare bien plus tard, au service de la communauté et faisait l'éloge, bien homérique, de guerriers qui trouvaient dans le mythe des Spartes la supériorité sociale qui leur permettait d'établir une hiérarchie dans la cité. Mais dans ce type-là de construction savante archaïque, le mythe des Spartes se désolidarisait déjà de l'antique fonction poétique cosmogonique en introduisant le savoir dans le domaine – précoce mais bien existant - de la réflexion politique. Les figures chthoniennes cosmogoniques évoluèrent peu à peu vers l'autochtonie soit : vers une sphère politisée qui montrait que les poètes étaient de plus en plus intégrés à la société civique : ils

¹⁰ Sur l'usage de l'écrit et l'existence de textes déjà bien établis lorsque Stésichore composa des vers épiques, voir Chris CAREY, "Stesichorus and the Epic Cycle", dans Stesichorus in Context, P.J. FINGLASS et Adrain KELLY éd., Cambridge, Cambridge University Press, 2015, p. 56 [p. 45-62].

¹¹ « Mneîai » comme c'est attesté à Chios d'après Plutarque, Quaest. Conviv., IX, 14, p.743D = Detienne, maîtres de vérité, p.53.

construisaient un type de raisonnement politique poétisée, toujours plus centré sur l'ordonnement social au lieu d'être focalisé sur celui du monde.

Avec la diffusion systématique de l'écriture, les mythes des origines épousèrent en même temps une nouvelle forme de savoir : celui qui se soucia de conserver les traditions ancestrales. On peut supposer que le discours politique que constituait, à l'époque classique, les récits d'origines chthoniennes, était en partie responsable d'une évolution où les vieilles histoires, les « palaioi logoi » devenaient, à l'instar des rites ancestraux qu'il fallait conserver sur le plan des cultes, les expressions d'un savoir de type archivé, continuellement au service d'une identité civique –ou plus largement grecque. Sans doute est-ce pour cette raison que nous retrouvons d'autres expressions des hommes de bronze et des Spartes à l'époque hellénistique, comme chez Apollonios de Rhodes, à une période où l'écriture, désormais la norme en matière de mythe, conservait les “choses anciennes”, quitte à les recréer et à les réinventer pour constituer de nouvelles constructions savantes : celles de la mythographie hellénistique. Mais c'est l'histoire d'une autre rationalisation, motivée par des soucis intellectuels, philosophiques et esthétiques propres à cette période.

CONCLUSION

Il ressort de cet exposé une méthode possible, de type historique, pour retrouver la trace du mytheme : les variations à la fois narratives et symboliques, porteuses de sens dans un contexte donné, mettent en évidence des images poétiques, toujours les mêmes, qui sont la base structurante d'un langage symbolique et en évolution constante : le mythe. Les contours du mytheme sont également susceptibles de varier comme le montre le geste sémiologique de Cadmos : celui-ci génère une sorte de géants différents sur ce point des géants de la Théogonie nés du sexe coupé d'Ouranos ((Théogonie, 182-185)), ou des hommes de bronze nés des frênes. La naissance et la mort simultanées des géants combattants suffit à esquisser une image-clé d'une syntaxe mythique dont le sens variait à mesure que les poètes associaient cette image à d'autres pour créer un réseau de signification cohérent, au service d'une culture sociale donnée. En même temps, cette culture sociale édictait aux poètes, en fonction des besoins identitaires d'un moment, différentes formes de rationalisations, celles archaïques, qui argumentaient autrement que la pensée grecque classique : avec une poésie d'aède. Cette poésie constituait le socle des savoirs indispensables pour comprendre le sens du monde.